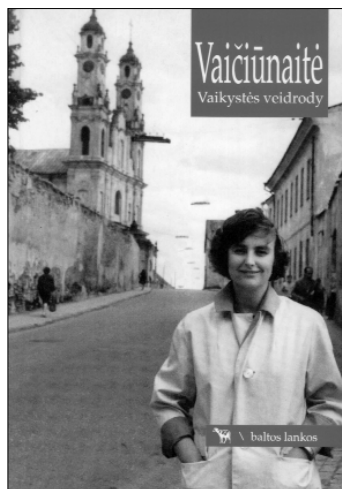


# L'annuaire téléphonique

*Une nouvelle de Judita Vaičiūnaitė*

L'annuaire traîne parmi les vieux papiers. Un annuaire jauni et déchiré, un annuaire d'avant-guerre. LISTE DES ABONNÉS AU TÉLÉPHONE DE LITUANIE POUR L'ANNÉE 1940. ÉDITÉE PAR LA DIRECTION DE LA POSTE. Je feuillette les pages de Kaunas, à la lettre V : *Vaičiūnas, Viktoras, Dr, spécialiste en neurologie et maladies internes (de 15 h à 18 h), 42 rue Gedimino, appt. 4, 26821*. Oui, c'est bien le nom de mon père, c'est notre adresse, notre numéro de téléphone. Je ne l'ai jamais oublié. Même si j'étais toute petite quand le téléphone a été réquisitionné pendant la guerre, il résonne en moi comme de sourds battements de cœur – 26821. Comme si quelqu'un faisait tourner le cadran du téléphone pour composer cet ancien numéro et que, d'un coup, une sonnerie stridente retentissait. Il n'y a que moi qui puisse décrocher. Car tous les autres sont morts. Je répondrai avec mes tripes et mon âme. Mais c'est probablement moi qui compose lentement ces chiffres et j'appelle dans le noir et dans le vide. Décrochez, répondez ! Combien vous me manquez ! Que je vous aime !



Judita Vaičiūnaitė en 1964 en couverture d'un recueil de ses nouvelles

L'immeuble est toujours là. Il porte un autre numéro et la plaque en émail blanc signalant, à côté de la porte principale, les heures de consultation a disparu depuis cinquante ans. Le bâtiment en brique à deux étages, orné d'un oriel et d'une tourelle, est situé au coin d'une rue qui gravit la colline. Un des murs est aveugle et recouvert d'immenses plantes grimpantes où gazouillent les oiseaux, des moineaux pour la plupart. Il n'y avait pas de pigeons à l'époque. Je me souviens avoir entendu que la maison avait été construite par deux Américains célibataires, un frère et une sœur. Les six appartements étaient loués. Avant la guerre, il y avait parmi les locataires plusieurs familles juives qui connurent un destin tragique ; je n'en sais pas plus et il n'y a plus personne à qui poser des questions. Tous les abords sont vallonnés. Tout près monte le majes-

tueux escalier en granit Žemaičių. Un peu plus haut, plus raide, l'escalier Dzūkai. Au tournant de la rue, encastré entre deux collines verdoyantes, s'ouvre le grand escalier Kaukas, également en granit, probablement le plus bel escalier de rue au monde. Et à l'opposé, vers la rue Putvinskio, se trouve le mystérieux escalier en bois Aušros Takas et, plus loin encore, un autre escalier que surplombe l'église inachevée de la Résurrection du Christ. Tous ces escaliers mènent vers le sommet, toujours plus haut ; vers l'infini du ciel, vers le pays des merveilles comme l'escalier qu'empruntait la princesse dans le grand tableau de Kazys Šimonis accroché dans notre séjour. Un jour d'hiver, avec mes collègues écrivains venus à une rencontre littéraire à Kaunas, nous sommes passés par-là et, lorsque notre minibus a descendu la rue Žemaičių et a brusquement bifurqué, j'ai entendu quelqu'un dire « C'est comme en Géorgie ». Mais à l'époque de mon enfance, il y avait peu de voitures et nous descendions en traîneau la rue Žemaičių enneigée : une ribambelle d'enfants et une longue file de luges.

Notre appartement avait quatre pièces : le bureau blanc du père qui sentait les médicaments, la salle d'attente remplie de malades, le séjour ensoleillé avec ses fenêtres donnant sur une large rue verdoyante et calme, avec son oriel et sa porte à double battant – un jour de deuil, elle s'ouvrira largement sur le bureau du père –, et enfin une chambre sombre et triste avec une fenêtre donnant sur la cour étroite et bétonnée. La cour était fermée et accessible par le couloir intérieur de la maison ; sur la terrasse, minuscule et crasseuse, il y avait une poubelle, puis l'entrée vers la cave avec des marches servant de temps en temps d'abri, ainsi qu'une porte cochère toujours fermée. Mais aujourd'hui, j'y ai vu garée une voiture rutilante. Comme jadis, aucune verdure, aucune plante, aucun arbre. Sauf une mangeoire accrochée à la fenêtre de la cuisine pour les moineaux et les mésanges. Et en face, le mur aveugle en brique d'un grand immeuble.

C'est dans cette maison, un beau jour d'été d'avant-guerre, au retour de l'hôpital, que j'ai débuté mon voyage dans la vie. Je suis née minuscule avec de longs cheveux noirs. « Une vraie Judith », avait dit mon père dès qu'il m'a vue, même si le prénom avait déjà été choisi par Petras Vaičiūnas<sup>1</sup>. Je me vois vaguement couchée dans un lit métallique tressé, peint en blanc, une petite fleur bleue devant moi que je pelote jusqu'à la mettre en lambeaux. Le visage de mes parents penchés sur moi, et la sœur de deux ans tout émue, avec une coupe droite de che-

---

<sup>1</sup> Écrivain lituanien, oncle de l'auteur (NDT).

veux clairs, aux grands yeux bleus, qui m'accueille avec tant d'amour et de joie. Depuis lors, sa main chaude et ferme ne m'a jamais abandonnée : à la maison, dans la rue, à l'école. Je n'ai jamais été seule, toujours protégée, entourée et câlinée. Que j'ai été fière de ma sœur ! J'ai passé les dix-sept premières années de ma vie dans cette maison. Tout y est resté intact : le même motif du plancher dans le couloir, les mêmes vitres dans les portes de l'appartement. Il n'y a pas longtemps, ma sœur m'a dit : « Que c'est étrange, tout est resté en l'état, sauf les personnes ». Aujourd'hui, la sœur est partie, elle aussi. Dans l'appartement vit une dame aux cheveux gris, intelligente et belle, avec une petite croix orthodoxe en or autour du cou ; c'est la petite-fille du comte Malkevičius qui, dans un passé lointain, avait perdu au jeu tous ses domaines en Biélorussie. Dans cet appartement, elle se mariera, élèvera ses deux enfants, accueillera ses petits-enfants et soignera son mari mourant. Venue par hasard une fois chez elle, j'y ai retrouvé mes poèmes d'enfance, quarante ans après, oubliés lors de notre déménagement et toujours soigneusement conservés.

Tels sont les images et les souvenirs qu'éveille en moi cet annuaire ouvert et poussiéreux. Le numéro de téléphone est le 26821. Le silence est sinistre et bourdonnant.

Titre original : « *Telefonų knyga* »

Réédition par Baltos Lankos, Vilnius, 1996.

Traduction en français de Liudmila Edel-Matuolis, 2002.